

Zeitschrift: Histoire des Alpes = Storia delle Alpi = Geschichte der Alpen
Herausgeber: Association Internationale pour l'Histoire des Alpes
Band: 28 (2023)

Artikel: Le colonel Gustave Bernard, parcours d'un montagnard dans l'armée française (1883-1923)
Autor: Seivert, Kévin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1049718>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Le colonel Gustave Bernard, parcours d'un montagnard dans l'armée française (1883–1923)

Kévin Seivert

249

Zusammenfassung – Oberst Gustave Bernard, Werdegang eines Bergsteigers in der französischen Armee (1883–1923)

Der Werdegang von Oberst Bernard verläuft parallel zur Entwicklung des Bergsteigens in der Armee vor dem Hintergrund der zunehmenden Militarisierung der französisch-italienischen Grenze. Als leidenschaftlicher Anhänger der Bergwelt, war er unter anderem Leiter der ersten französischen Militärskischule und trug zur Entwicklung dieses neuen Transportmittels bei. Als Spezialist für kriegerische Handlungen in Berggebieten und Vater des militärischen Einsatzes des Skis in Frankreich ist sein Werdegang ein interessantes Zeugnis für die Entdeckung, das Erlernen, die Perfektionierung und die Weitergabe von Erfahrungen in diesem besonderen geografischen Raum am Übergang vom 19. zum 20. Jahrhundert.

Gustave Bernard (1864–1949) est un officier d'infanterie en service dans l'armée française de 1883 à 1923.¹ Fort d'une expérience consommée du milieu alpin, qu'il côtoie professionnellement pendant dix-sept années, il s'est imposé en son temps comme un spécialiste de la montagne. Considéré comme «le père» de l'emploi militaire du ski dans les troupes françaises» par le très sérieux journal *La France militaire*², il contribue au développement et à l'enseignement du ski dans l'armée de la République.

Gustave Marie Joseph Émile Bernard naît le 24 avril 1864 à Montbrun dans la Drôme. Son parcours fait figure de parfait exemple de la méritocratie républicaine.³ Issu du milieu enseignant, son père et son oncle sont instituteurs, son frère est proviseur, Gustave Bernard n'est pas prédestiné à embrasser la carrière des armes. Son baccalauréat acquis, il intègre en 1883 l'école de Saint-

Cyr, puis est nommé 2 ans plus tard sous-lieutenant au 141^e régiment d'infanterie à Marseille. Promu lieutenant en 1889, puis capitaine en 1895, il est affecté en 1899 au 159^e régiment d'infanterie à Briançon, à seulement 170 kilomètres de son village d'origine.⁴ C'est là qu'il prend la tête de la première école de ski de l'armée française entre 1903 et 1905. Les résultats obtenus lui valent en 1907 une promotion au choix au grade de chef de bataillon, mais l'oblige à quitter le milieu alpin. Lieutenant-colonel en 1914, il est très grièvement blessé en septembre lors des combats de Lorraine, où il perd un œil, puis est nommé colonel en 1917. Il échoue à la fin de sa carrière à obtenir les étoiles de brigadier. «C'est regrettable, car le grade de général de brigade eut été la récompense d'une vie militaire loyalement remplie.»⁵ Gustave Bernard quitte le service actif le 24 avril 1923.⁶

Le parcours du colonel Bernard s'insère dans le cadre de la reconquête des Alpes durant la seconde moitié du XIX^e siècle par les militaires français, sous l'impulsion d'officiers novateurs. Ce phénomène s'inscrit en parallèle du développement de l'alpinisme, et en réaction aux tensions entre la France et l'Italie. Parmi ces cadres militaires avant-coureurs, citons Arvers, Berge, Billot, Clerc, Duhamel, Dunod, Ferron Simon ou encore Zédé. Ainsi le général Paul Arvers (1837–1910), considéré comme le père de l'alpinisme militaire français, expérimente les premières manœuvres dans les Alpes puis organise les troupes alpines. Le général Henri Berge (1828–1926), participe également au développement des troupes alpines. Le lieutenant Henri Dunod (1865–1946) introduit la raquette et prend une part importante dans les débuts de l'alpinisme d'hiver. Quant aux lieutenant Henry Duhamel (1853–1917) et capitaine Henri Clerc (1867–1914), ils concourent aux premiers essais du ski dans l'armée.⁷

En France, l'alpinisme militaire s'institutionnalise au travers d'unités spécialisées.⁸ La loi du 24 décembre 1888 est ainsi une étape majeure dans la construction des troupes alpines françaises. Elle modifie l'organisation des bataillons de chasseurs à pied, qui deviennent de véritables groupes spécialisés dans la guerre de montagne. «Leur organisation est [...] très moderne et en avance de plus d'un demi-siècle. [...] À chaque bataillon de chasseurs sont rattachés une batterie d'artillerie de montagne à quatre pièces, un détachement du génie et une «escouade franche» de montagnards de haut niveau, spécialistes des déplacements en altitude et des coups de main [...], pour former un groupement interarmes appelé groupe alpin.»⁹

Sur le plan européen, l'Autriche-Hongrie est le premier pays alpin à se doter d'unités entraînées pour la guerre en pays de montagne, au début du XIX^e siècle. Composées de chasseurs du Tyrol, il ne s'agit pas de troupes de montagne institutionnelles à proprement parlé. Ils rencontrent un franc succès en 1866 contre l'ennemi prussien. En réaction, l'Italie décide en 1872, sous

l'impulsion des généraux Cesare Ricotti (1822–1917) et Giuseppe Perrucchetti (1839–1916), la création de troupes spécialisées dans la guerre de montagne. Leurs effectifs grimpent rapidement pour atteindre en 1887 sept régiments et 45 000 *alpini*, qui accèdent rapidement au rang de troupe d'élite. Aussi, l'Autriche-Hongrie poursuit le déploiement de nouvelles troupes à la frontière, pour un total de quatre régiments en 1909. Parmi les militaires autrichiens, citons le général Franz von Kuhn (1817–1896), grand théoricien de la guerre alpine dont les travaux sont repris au-delà des frontières de son pays. L'Allemagne enfin demeure en retrait. Si elle institutionnalise des unités de chasseurs dès le XVIII^e siècle, puis lance des essais sur le ski dans les années 1890, l'*Alpenkorps* est créé tardivement, en 1915, après les durs combats dans les Vosges contre la France.¹⁰

Dans ce contexte, la présente contribution se focalise sur le parcours montagnard du colonel Bernard. Passionné par les Alpes, il joue un rôle important dans la mise en place du ski en France et dans son enseignement. Son apport est d'autant plus intéressant car il ne se limite pas au seul milieu militaire. En effet, l'officier érige des passerelles entre l'armée et le monde civil, dans un but affirmé, promouvoir le ski, et plus généralement la montagne, à l'adresse du plus grand nombre. La montagne prend ainsi sous l'action du Drômois divers aspects: zone de défense du pays contre ses ennemis, terrain personnel d'aventure et d'exaltation physique, espace d'expérimentation et d'innovation techniques. Pour lui, la beauté du milieu alpin mérite d'être partagée, sa dangerosité et ses caractéristiques doivent être enseignées. Fort d'une expérience incontestable acquise par l'étude et la pratique, le colonel Bernard est un excellent exemple du rôle joué par l'armée dans la (re)découverte de la montagne durant la seconde moitié du XIX^e siècle et la Belle Époque. Après une parenthèse sur son passage à la tête de l'école de ski de Briançon, qu'il crée et dirige pendant 2 ans, il convient de revenir sur son apprentissage de la montagne, puis d'aborder ses deux ouvrages tirés de son expérience, guides précieux à destination de ses contemporains, avant de terminer par son activité de propagandiste du ski.¹¹

La direction de l'école d'instruction des skieurs de Briançon

L'un des épisodes marquants de la carrière de Gustave Bernard demeure la direction de l'école d'instruction des skieurs de Briançon, première école en France à former des skieurs. Sa mise en place résulte d'un long processus sur lequel il convient de revenir brièvement. Le ski est importé en France en 1878. Dans les années 1890, plusieurs officiers français testent, au cours d'initiatives personnelles, ce nouveau mode de transport, sans réel succès. Puis le ministère de la Guerre confie au 159^e régiment d'infanterie la mission d'expérimenter

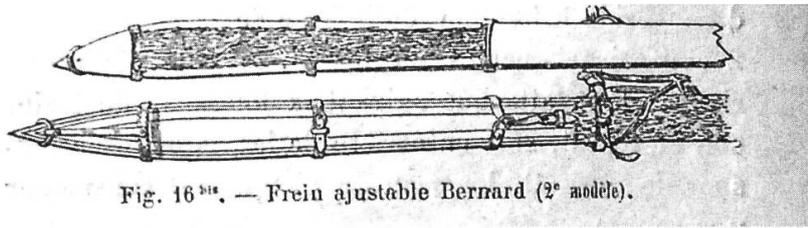


Fig. 16^{bis}. — Frein ajustable Bernard (2^e modèle).

Fig. 1. Frein ajustable inventé par Gustave Bernard, tiré de son Guide du skieur, p. 26.

son usage, dans le but de faciliter les missions assignées aux bataillons alpins durant la période hivernale, et pour rattraper le retard pris en la matière par rapport aux autres pays européens présents dans la chaîne alpine.¹² Cette tâche est confiée au capitaine Henri Alexandre Clerc (1867–1914) qui réalise les premières expériences au cours des hivers 1901–1902 et 1902–1903. Son efficacité démontrée, le ministère de la Guerre autorise la création d'une école d'enseignement du ski. L'objectif de l'école est de constituer un vivier de skieurs aptes à défendre efficacement les frontières en période hivernale. Mais, affecté à la Légion étrangère, Henri Clerc ne prend pas part à la mise en place de l'école, mission qui est confiée à un autre officier du 159^e régiment d'infanterie, Gustave Bernard, en 1903.

Préalablement à la création de l'école, l'instruction des moniteurs français a été assurée par l'armée norvégienne, experte dans le domaine du maniement du ski. Pour ce faire, la Norvège envoie une mission militaire dirigée par le capitaine Angell, qui, entre janvier et février 1903, enseigne aux militaires français les méthodes d'apprentissage en usage dans son armée. Les militaires français assimilent les bases de la pratique du ski, permettant aux nouveaux cadres du futur établissement d'y dispenser un enseignement de qualité. L'école de ski est rattachée au 159^e régiment d'infanterie. Son encadrement est sélectionné parmi les gradés du régiment. La direction de l'école est assurée par Gustave Bernard, alors capitaine adjudant-major. Il est secondé dans ses fonctions par un lieutenant, un sous-officier et une vingtaine de moniteurs, qui instruisent les élèves skieurs, régissent l'intendance, etc. Ces moniteurs proviennent du 159^e régiment d'infanterie. Ils ont eux-mêmes été formés préalablement par l'armée norvégienne au cours de la mission Angell. En effet, l'expérience française dans l'enseignement du ski est encore peu développée, et la méthode scandinave, éprouvée par des siècles de pratique, en comble les lacunes. L'aide étrangère est ici nécessaire pour élaborer rapidement une méthode d'enseignement efficace,

et permet à l'armée française de gagner du temps par une formation accélérée de ses futurs professeurs qui bénéficient des acquis de la Norvège.

L'école accueille comme élève aussi bien des officiers, des sous-officiers que de simples troupiers. Gustave Bernard se charge en personne de les sélectionner, d'après les rapports des différents commandants d'unités. Leur désignation s'opère sur la base du volontariat ou à défaut par désignation d'office, et principalement sur des critères de vigueur physique et de manière de servir irréprochable: «les sous-officiers devront être rengagés, très vigoureux et particulièrement aptes à la marche en montagne. Les caporaux et soldats seront pris parmi les appelés pour trois ans, ayant encore deux ans de service à faire et de préférence originaires des hautes vallées des Alpes.»¹³ Ce choix s'explique assez facilement. Outre que les hommes natifs de ces régions possèdent une bonne connaissance du milieu montagnard pour y avoir grandi, leur retour au pays, une fois leur service militaire achevé, doit les conduire à propager l'usage du ski au sein de leur entourage.

Les élèves de la première session 1903–1904 sont au nombre de 95, tous grades confondus. Ils sont répartis en plusieurs groupes d'instruction. Chaque moniteur prend en charge de trois à quatre élèves. Le matériel utilisé provient principalement de Norvège, mais aussi d'Autriche, d'Italie, etc. En effet, tout comme pour l'enseignement, l'armée française ne possède qu'une expérience relative du matériel de ski et doit de fait emprunter aux puissances étrangères. Une fois approprié, cet équipement est modifié et adapté par les militaires français. À ce sujet, la lecture du *Guide du skieur* du colonel Bernard est éclairante.¹⁴ L'officier présente des modèles d'équipement que lui-même ou d'autres gradés ont créés: étrier (p. 14 et 15), frein ajustable (p. 24 et 26), ou encore bâton (p. 28).

L'enjeu de l'école est d'enseigner la pratique du ski tout autant qu'à l'entretien ou la réparation du matériel, et plus généralement la vie en pays de montagne. À leur retour à la vie civile, les simples soldats vont pouvoir transmettre à leur entourage les connaissances acquises et participer par la même à la diffusion de ce mode de transport et de loisir. Le programme d'instruction est établi par le capitaine Bernard. «L'objet du cours d'instruction est de former des skieurs hardis et résistants, capable de fournir, en montagne alpine, des marches longues et répétées, de les dresser aux missions spéciales qu'ils pourront avoir à remplir en temps de paix et en campagne et qui sont, avant tout, de servir de courriers, d'agent de liaison et d'exploration, et exceptionnellement de combattants pour une démonstration à grande distance sur le front ou les flancs des colonnes.»¹⁵

Pour Gustave Bernard, il s'agit à moyen terme de constituer un vivier de militaires aptes au maniement du ski en cas de conflit armé. Le stage s'étale

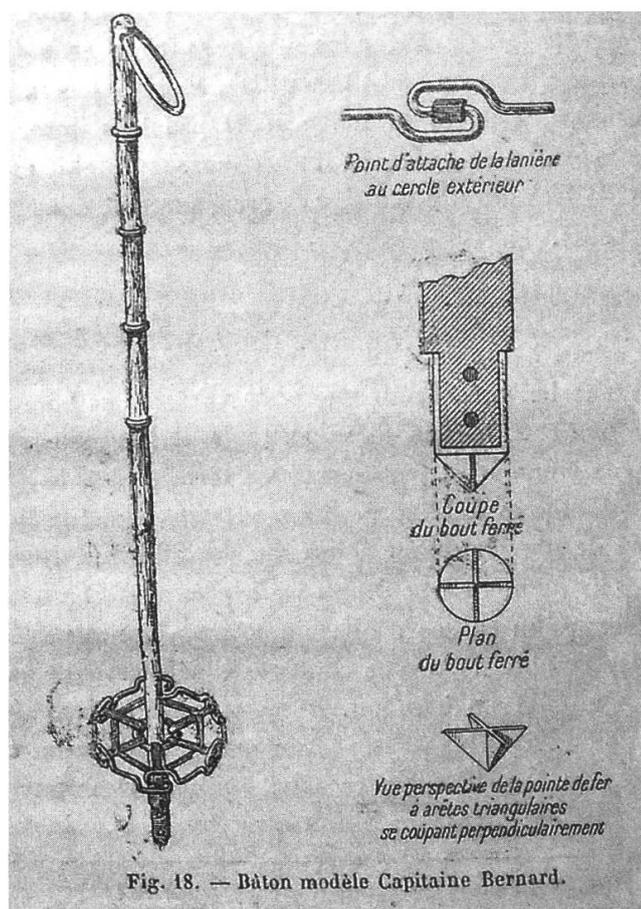
sur huit semaines, et alterne entre théorie, sous la forme de conférences, et pratique, avec de nombreux exercices (exercices élémentaires sans bâton puis avec bâton, sur terrain plat puis sur pente, entretien des skis, marches avec paquetage complet, etc.).¹⁶ Il s'achève par un concours d'endurance et de sauts puis une grande marche de 15 jours. Cette dernière a «[...] pour objet 1° de constater les résultats obtenus par les skieurs au point de vue de l'endurance et de l'habileté, 2° de se rendre compte des difficultés de la conduite d'un gros détachement de skieurs dans la haute montagne pendant un laps de temps assez long, 3° de faire diverses applications de l'emploi des skieurs en campagne.»¹⁷

Malgré quelques difficultés, liées principalement au manque de matériel, la première année de stage obtient d'excellents résultats. Gustave Bernard y démontre des qualités d'organisateur et d'administrateur. En raison de ce premier succès, l'expérience de l'école de ski est prolongée par une deuxième session à l'hiver 1904–1905, toujours sous la direction de Gustave Bernard. Les succès obtenus au cours de la deuxième année de fonctionnement permettent au capitaine Bernard de solliciter de sa hiérarchie l'autorisation de créer une école de ski pérenne. Le ministère de la Guerre accepte l'idée mais la limite à la 14^e région militaire. Des projets similaires ne tardent cependant pas à émerger dans d'autres régions montagneuses, en 1907 dans les Vosges, en 1908 dans les Pyrénées et en 1909 dans le Jura, démontrant le rôle pionnier de l'armée dans la diffusion du ski à travers la société française. Le rôle de ces écoles dans le développement du ski en France est d'importance. En témoigne un ancien élève de l'école de ski de Briançon durant l'année 1908–1909, le commandant Chaix. Ce dernier indique l'année 1906 comme celle de l'essor du ski parmi les populations civiles. Des jeunes du Briançonnais intègrent les écoles régimentaires où ils s'initient à la pratique du ski, qu'ils diffusent ensuite autour d'eux à leur retour dans leurs foyers. D'autant plus que l'armée accepte de prêter des skis à toute personne désireuse d'en adopter la pratique. L'année suivante, est organisé un concours national militaire à Montgenèvre auquel assistent les autorités et la population locale. Cette manifestation rencontre un grand succès et popularise ce nouveau sport, ouvrant la voie à sa démocratisation.¹⁸

L'apprentissage de la montagne

Son pays natal se situe non loin des Alpes, dans la Drôme. Aussi peut-on imaginer, faute d'avoir pu retrouver des témoignages de son enfance dans son dossier de carrière, ses papiers privés ou encore la presse, qu'il se familiarise dès cette époque avec la montagne, à travers les Alpes toutes proches. Les randonnées et autres excursions en pays montagneux ne lui sont certainement pas

Fig. 2. Bâton modèle capitaine Bernard, tiré de son Guide du skieur, p. 28.



étrangères. Au cours de sa carrière militaire, l'appropriation du milieu montagnard s'effectue au cours des manœuvres, de reconnaissances, de campagnes topographiques, qui le conduisent à explorer de nombreuses régions des Alpes, tels que le Briançonnais ou la Maurienne, ou encore le col de Montgenèvre. Une part de son temps libre est consacré à mener des excursions en montagne. Il y développe son indéniable expérience de la montagne alpine, qui avec le temps devient une véritable passion, qu'il chérit entre tout, comme en témoigne ses quelques mots en conclusion d'un article publié dans *La Montagne*: «[...] Soyez bon alpiniste et vos qualités de skieur porteront tous leurs fruits. Alors vous jouirez pleinement de la montagne, plus belle encore l'hiver que l'été, sous sa robe à la blancheur immaculée, aux diamants resplendissants; alors, fouetté par le vent de la vitesse, vous goûterez la volupté des courses rapides, où les poumons se gorgent d'air pur et léger [...]; alors vous éprouverez les satisfactions triomphantes de l'être qui, par son énergie, sa force et son industrie, foule de son pied vainqueur des régions qui lui étaient autrefois interdites; alors vous goûterez les ivresses de l'homme devenu roi de l'espace».¹⁹

Avec sa première affectation dans les Alpes, au 141^e régiment d'infanterie, de 1885 à 1895, il se familiarise avec les manœuvres en montagne sur le plan mili-

taire (marches, bivouacs, etc.) et y développe son savoir et son expérience. Puis son passage au 159^e régiment d'infanterie et la direction de l'école des skieurs de Briançon, de 1900 à 1907, lui permettent de perfectionner cet apprentissage initial et d'acquérir de multiples compétences: condition physique, expérience de la vie dans les Alpes, connaissance approfondie du matériel, conduite d'une troupe en pays de montagne, aussi bien en été qu'en hiver, comme en témoigne les notations reçues du colonel Fort commandant le régiment en avril 1904: «[...] a obtenu d'excellents résultats. A pu, grâce à son intelligence, à sa connaissance de la montagne qu'il avait développé par de fréquents exercices [...], exécuter avec ses skieurs des reconnaissances difficiles sans aucun accident [...]».²⁰ Son chef de corps réitère son encensement l'année suivante: «[...] esprit inventif et pratique, a apporté à l'ancien outillage des perfectionnements très appréciés. A obtenu d'excellents résultats [...]».²¹ Ses aptitudes physiques, sa science de la montagne, son ingéniosité créative, sont autant de qualités unanimement relevées par sa hiérarchie.

Cette expérience, le Drômois l'acquiert aussi bien auprès d'autres militaires, français ou étrangers, que par sa propre pratique de l'alpinisme. Le matériel utilisé en est un bon exemple. Comme précédemment abordé, le colonel Bernard perfectionne l'équipement en service. Ce dernier est importé auprès d'autres armées européennes, réapproprié par les militaires français, puis modifié par ces derniers selon leurs besoins et usages.

Il s'intéresse particulièrement au ski jusqu'à en devenir l'un des spécialistes incontestés en prenant la direction de la toute première école de ski en France. Il n'a de cesse de perfectionner l'équipement des skieurs, en proposant de nouveaux modèles d'équipement (étriers de ski, bâtons de ski, etc.), et plus généralement tout ce qui a trait à la pratique du ski en période hivernale. «Préoccupé de l'amélioration du matériel de nos skieurs, j'ai fait établir divers systèmes d'attache, avec étriers d'un ajustage progressif, et attaches à levier, permettant en outre un réglage progressif. J'espère que sous peu ces systèmes soumis au Ministre pourront être rendus publics et recevront la consécration de l'expérience par les touristes civils, après celle faite par les skieurs militaires».²² Ses nombreux travaux lui valent de nombreuses récompenses et favorise sa renommée, qui dépasse les frontières françaises.²³

Très cultivé, le colonel Bernard devient un spécialiste en son temps de l'action militaire en montagne et un connaisseur averti du milieu montagnard alpin, autant par la pratique que par l'étude des écrits des spécialistes de la question. En effet, cet apprentissage de la montagne passe non pas seulement par la pratique mais aussi par la lecture. Pour preuve, les papiers du colonel Bernard contiennent divers ouvrages et rapports français et étrangers collectés tout au long de sa carrière. Il étudie les anciens théoriciens de la guerre

en montagne, sans oublier de s'intéresser aux travaux de ses contemporains, tels ceux du commandant Paul Simon (1863–1915) ou du général de brigade Joseph Canonge (1837–1927), son mentor. Les travaux de militaires étrangers, par exemple ceux du lieutenant-colonel italien Zavattari sur l'usage des skis, ou ceux du général autrichien Kuhn sur le maniement d'une unité en montagne, sont autant de précieuses sources documentaires. Cette érudition ressort de ses notations professionnelles. Par exemple, en 1901, il est décrit comme un «excellent officier, possédant une instruction militaire et générale étendue et sure. Travailleur [...] Esprit cultivé, très bonne éducation. [...] Intelligence vive et nette. [...] Vigoureux, bon marcheur et très bon cavalier. Est un officier de choix».²⁴ Tant ses qualités physiques qu'intellectuelles sont mises en avant par sa hiérarchie.

Gustave Bernard quitte définitivement le milieu montagnard en 1907, recevant à l'avenir des affectations hors de toute zone montagneuse, cela malgré plusieurs demandes pour y retourner. Il sollicite notamment son envoi dans un bataillon de chasseurs alpins ou le 140^e régiment d'infanterie stationné à Grenoble, sans succès.

Le partage de son expérience de la montagne

Gustave décide rapidement de partager son indéniable expérience du milieu montagnard, tant à destination de ses homologues militaires que du monde civil. Il publie tout d'abord des articles de vulgarisation dans la presse spécialisée. Dans la revue du Club alpin français, il présente une *Étude sur le ski*, agrémentée de photographies, dans lequel il compte bien transmettre son expérience.²⁵ Dans l'introduction, il rappelle que «[...] deux ans de commandement de l'École de Ski de Briançon [...] m'ont permis d'acquérir sur la question du ski, une expérience dont je suis heureux de faire bénéficier les lecteurs de *La Montagne* [...]. Quelques anecdotes vécues émailleront cette étude et étayeront mes affirmations». Il y rappelle que cet usage intéresse autant les militaires que les civils. À ce titre, le passage du savoir entre militaires et civils relève d'initiatives personnelles et non pas d'une volonté institutionnelle. Les intermédiaires sont les militaires pratiquant l'alpinisme dans leurs unités et les civils qui en ont fait leur loisir. Les liens existent entre les deux milieux et permettent aux connaissances de circuler, dans un sens comme dans l'autre.

Le colonel Bernard fait paraître ensuite deux ouvrages. En 1909, il publie, probablement poussé en ce sens par sa hiérarchie, son *Guide du skieur*²⁶, premier ouvrage en la matière de langue française.²⁷ Dedicacé à l'armée norvégienne, «notre principale éducatrice en ski», l'ouvrage concurrence le *Manuel*

*de ski*²⁸ de l'Allemand Wilhelm Paulcke, la référence dans le domaine, démontrant encore la place majeure de l'armée dans les débuts du ski en France. Dans la préface de l'autre ouvrage de Gustave Bernard, *Guerre de montagne*, le général de brigade Joseph Canonge revient sur l'importance de ce guide: «[...] vous fîtes paraître votre remarquable Guide du Skieur, offrant en un petit nombre de pages, la technique complète du ski et du skieur: c'est le premier traité complet ayant paru en France; il est tel qu'on pouvait attendre de celui qui avait dirigé de longues et audacieuses randonnées dans le Briançonnais, le Queyras et les avait prolongées jusqu'en Savoie.»²⁹ Ce guide s'adresse à tout individu débutant dans la pratique du ski, aussi bien les militaires que les civils, et en démocratise l'usage. En outre, face au manque d'instruction officielle émanant du ministère de la Guerre, tout nouvel officier placé à la tête d'une unité de skieurs y trouve une aide précieuse pour débiter dans son commandement. En cela, Gustave Bernard comble un manque. Le gradé aborde divers thèmes et dispense ses conseils, sur les divers modèles de skis et leurs accessoires, leur fabrication et leur entretien, l'habillement et l'équipement du skieur, l'alimentation, une méthode d'instruction étape par étape ou encore les accidents et dangers de la montagne. Il contient de nombreux croquis réalisés par le colonel Bernard.

Le second ouvrage, toujours tiré de son expérience de la montagne, s'adresse plus spécifiquement aux militaires. Le colonel Bernard sort en 1913 un ouvrage intitulé *Guerre de montagne*³⁰, vendu pour la modique somme d'un franc cinquante centimes³¹, initialement publié en 1912 dans *La revue d'infanterie*. Cet opuscule est le condensé de nombreuses années de recherches, de réflexions et de pratique du milieu montagnard. Là encore, face au défaut d'instruction officielle, la première publiée par le ministère de la Guerre l'étant en 1932, l'ouvrage du colonel Bernard synthétise les connaissances françaises de la guerre de montagne d'avant-guerre. De même qu'avec son *Guide du skieur*, «[...] les officiers qui débutent dans la montagne vous devront un guide sûr, qui est clair et précis [...]»³², véritable outil pédagogique pour l'officier amené à diriger son unité en pays de montagne. L'ambition du colonel Bernard n'est pas de bouleverser la conduite de la guerre en montagne dont les grands principes sont déjà établis, mais d'élaborer un ouvrage à la fois synthétique et pratique pour ses contemporains. En effet, la conduite d'une unité en pays de montagne diffère sensiblement du maniement d'une unité en rase campagne, requiert des qualités et des connaissances spécifiques qu'il convient de transmettre aux militaires novices. Son ouvrage a un but pédagogique à l'égard des jeunes cadres militaires et vise avant tout à combler l'inexistence de règlements militaires officiels sur ces questions. En ce sens, il n'apporte aucune véritable transformation dans la conception de la guerre en pays de montagne.³³

Propager le ski dans le monde civil

Après son départ du 159^e régiment d'infanterie, Gustave Bernard continue de s'investir pour le développement de l'usage du ski dans les milieux civils, en effectuant des conférences, en diffusant du matériel, etc. Ses initiatives sont personnelles, il ne semble pas que l'armée y soit associée. Il entretient ainsi des relations avec le Touring-Club de France. Par exemple, au début de l'année 1907, Gustave Bernard obtient de son influent président, Abel Ballif (1845–1934), une somme de 200 francs, allouée à la propagande du ski. Il l'en remercie dans une lettre et en détaille son usage: «[...] j'ai fait garnir des systèmes d'attache nécessaires [pour] 22 paires de ski norvégiens bon marché, et j'ai distribué soit directement soit par l'intermédiaire des officiers directeurs des écoles de ski régimentaires ou de bataillon les 22 paires de skis [...]»³⁴, dans 14 villages des Hautes-Alpes. Son action doit entraîner une réaction en chaîne: les bénéficiaires de ces paires formeront de nouveaux élèves à la pratique du ski, qui eux-mêmes «[...] seront à leur tour d'ardents propagandistes du sport nouveau qui donnera un peu plus de vie à nos montagnes pendant l'hiver, et formera de bons skieurs pour l'armée des Alpes». Cet objectif rejoint celui donné à l'école de ski de Briançon lors de sa création. Pour Gustave Bernard, de formés, ils deviennent à leur tour formateurs, et ainsi de suite, dans un cercle vertueux permettant de convertir à terme la population à l'usage du ski. Les militaires servent d'intermédiaires auprès des milieux civils dans le développement du ski, qu'ils instruisent, ou parfois informent simplement de son existence.

Gustave Bernard conçoit son intervention comme un moyen peu coûteux pour l'armée d'obtenir à moyen terme de bons skieurs en cas de conflit, tout en développant la vie locale, par le sport et le tourisme. Là encore, aucune intervention institutionnelle n'est mise en place. L'expansion du ski dans la société s'opère par des initiatives personnelles, dans un premier temps des militaires qui transmettent le flambeau aux civils, de simples citoyens, qui à leur tour vont le propager à travers leurs réseaux. Gustave Bernard n'hésite pas également à indiquer à Abel Ballif les cadres militaires sur place en charge de la propagande du ski, et susceptibles de devenir de puissants relais comme il a pu l'être.³⁵ Cet exemple illustre les liens entre militaires et civils dans la propagation du ski. Ces actions personnelles sont encouragées, et même récompensées, par le Touring-Club de France. À l'occasion de l'exposition d'hygiène urbaine organisée en 1907 par la ville de Lyon, manifestation à laquelle participe le club, Gustave Bernard reçoit de ce dernier une médaille d'honneur, en compagnie de quatre autres gradés de l'armée, pour s'être «signalés par leurs efforts pour propager la pratique du ski dans les Alpes».³⁶

Par son mariage le 1^{er} avril 1902 avec, Louise Henriette Marie Marthe Barbé (1876–1963)³⁷, fille du général Gustave Nicolas Barbé gouverneur de la place de Briançon³⁸, Gustave Bernard se rapproche des instances dirigeantes et s’octroie un accès direct aux autorités décisionnaires, bien utile dans son œuvre de promotion du ski. Il peut ainsi aisément exprimer ses positions au cours de visites familiales, et y chercher le soutien, moral et matériel, nécessaire.

Gustave Bernard effectue également des conférences publiques. Le 11 mai 1906 par exemple, il participe à Montpellier, à l’invitation de son frère, proviseur du lycée de la ville, et sous le patronage de la Société languedocienne de Géographie à «[...] une conférence illustrée de projections, sur «le ski et son emploi dans l’armée des Alpes».³⁹ Il fait appel ici son réseau pour assurer le développement de ses idées. Son intervention rencontre un vif succès, comme en témoigne le compte-rendu publié dans le bulletin de la société: «Le distingué conférencier explique [...], avec une parfaite clarté et un grand bonheur d’expression, comment, à l’exemple et sur le conseil des officiers scandinaves, les officiers français de l’armée des Alpes ont eu l’idée d’employer les longs patins ou *Skis* [...]; comment ils ont organisé et perfectionné l’outillage et le service, dressé les équipes de *skieurs* [...]. Ce mode de locomotion peut rendre de grands services et procurer de sérieux avantages à nos troupes alpines [...] en leur permettant des mouvements inattendus et en leur donnant une mobilité dont elles paraissaient incapables en cette saison. À ces avantages d’ordre professionnel et technique, l’emploi du ski ajoute à l’agrément d’un sport nouveau, qui exerce et occupe les soldats et diminue l’ennui d’un isolement [...]. Le goût de ce sport intéressant a gagné la société civile [...]. La nature alpestre n’est pas moins belle et moins intéressante l’hiver que l’été. À l’explorer, à l’étudier sous son manteau de neiges, les touristes gagneront des sensations et les savants des connaissances nouvelles».⁴⁰ L’intérêt du public pour ce nouveau mode de transport, encore peu connu, mais qui chaque jour gagne en visibilité, est réel et favorise par la même de potentiels voyageurs à destination des pays de montagne. Gustave Bernard, et nombreux d’officiers restés anonymes, concourent ainsi au développement du ski à travers le pays.⁴¹ Si leur objectif premier est d’ordre militaire, former de bons skieurs pour l’armée, leur souhait entraîne un mouvement qui les dépasse, la naissance des sports d’hiver, où le ski tient une place de choix.

Conclusion

Gustave Bernard devient au cours de sa riche carrière un spécialiste, reconnu de ses contemporains, de la guerre de montagne et de l'utilisation des skis. Son parcours est un exemple, parmi d'autres, d'officiers précurseurs ayant contribué au développement de l'alpinisme au sein de l'armée au passage des XIX^e et XX^e siècles. Il effectue son apprentissage de la montagne par la pratique sur le terrain, avec l'appui d'autres armées européennes, notamment norvégienne, dont les connaissances en la matière sont mobilisées puis réadaptées ensuite aux besoins français.

Le colonel Bernard transmet ensuite son expérience par l'enseignement, en instaurant la première école militaire de ski en France, par divers articles de presse et ouvrages et enfin par l'organisation de manifestations (conférences, etc.) à destination de tous. Les liens entretenus avec les milieux civils, à l'image du Touring-Club de France, permettent également d'y diffuser les acquis, tant techniques que matériels, obtenus par les militaires, véritables précurseurs dans le déploiement du ski en France. Cette transmission s'effectue par le biais d'initiatives personnelles, loin de tout cadre institutionnel, et s'inscrit dans le cadre du développement croissant du tourisme montagnard.

Si le colonel Bernard obtient un certain succès durant sa carrière, son œuvre retombe par la suite dans l'oubli. Il est pourtant considéré comme le père de l'institutionnalisation du ski dans l'armée, a rédigé le premier guide français sur le ski à destination de ses contemporains, tant civils que militaires, et un ouvrage à vocation pédagogique permettant à tout officier affecté en pays de montagne d'acquérir rapidement les bases et la pratique du maniement de son unité sur un théâtre d'opération jugé par beaucoup comme de moindre importance.

1 Le parcours du colonel Bernard a fait l'objet au préalable de deux articles: K. Seivert, «L'école d'application des skieurs de Briançon (1903–1905). Genèse de l'introduction du ski dans l'armée française», *Revue historique des armées*, 293, 2018, pp. 53–62; Id., «Le colonel Gustave Bernard, spécialiste de la guerre de montagne moderne», *Revue historique des armées*, 305, 2022, pp. 99–111. La présente contribution synthétise ces deux articles tout en apportant de nouveaux éléments sur son action de propagandiste et en insistant sur son expérience de la montagne.

2 «La guerre de montagne», *La France militaire*, 34, 8897, 3 avril 1913, pp. 2–3.

3 Son ardent patriotisme est une composante essentielle de sa personnalité. Gustave Bernard reste en effet attaché tout au long de sa vie à la République et à son pays, qui lui ont permis de s'élever socialement et qu'il chérit entre tout. Par exemple, il écrit en octobre 1915 un long texte hautement patriotique, sur la France et les horreurs commises à son encontre, «Souviens-toi, Soldat!», *Le Vétérán, bulletin de la Société nationale de retraites*, 19, 5, 5 mars 1916, pp. 10–11; *Kriegs-Berichte, journal Alsacien*, 46, 21 novembre 1915, p. 2.

4 Le 159^e régiment d'infanterie est surnommé le régiment de la neige. En garnison à Briançon, qui constitue l'un des points clés de la défense des Alpes, est chargé de la protection de ce secteur de la frontière franco-italienne. Le régiment joue un rôle précurseur dans l'histoire du ski en France. Certains de ses cadres mettent en place la première école, la première fabrique, ou encore le premier concours de ski. Voir à ce sujet: Ph. Chatenoud, M. Guillamo, F. Lyet, *Vie militaire et début du ski dans le Briançonnais (1890–1910)*, Briançon 1989.

5 Notes du général Pierre Marty commandant la 255^e brigade d'infanterie (SHD/GR 11 YF 8344).

6 Pour une description approfondie du parcours militaire du colonel Bernard, cf. les deux articles de Seivert (voir note 1).

7 Pour un aperçu complet de leurs parcours respectifs, cf. C. Becker, *Aux origines de l'alpinisme militaire: fondation des chasseurs alpins et rôle du général Arvers*, Paris 2018.

8 L'étude de la guerre en montagne connaît un regain d'intérêt ces dernières années, notamment sous l'impulsion du colonel Cyrille Becker dont la thèse universitaire traite du «Le général Paul Arvers (1837–1910) et la naissance de l'alpinisme militaire français», sous la direction de François Cochet. Cf. aussi Becker (voir note 7). Sur les Alpains français, cf. *Revue historique des armées*, numéro spécial *Les chasseurs à pied*, 2, 1966 et numéro spécial *Les troupes de montagne*, 170, 1988.

9 B. Deleuze, «Les Alpains, des Alpes aux Vosges, août–septembre 1914», in: F. Cochet, J.-N. Grandhomme (sous la dir. de), *Guerre des Vosges et guerres de montagne, 1914–1918*, Paris 2016, p. 83.

10 Pour l'Autriche-Hongrie, cf. A. Jordan, *Krieg um die Alpen. Der Erste Weltkrieg im Alpenraum und der bayerische Grenzschutz in Tirol (Zeitgeschichtliche Forschungen)*, Berlin 2008; N. Labanca, O. Überegger (Hrsg.), *Krieg in den Alpen. Österreich-Ungarn und Italien im Ersten Weltkrieg (1914–1918)*, Wien/Köln/Weimar 2015. Pour l'Italie, cf. E. Fadella, *Storia delle truppe alpine: 1872–1972*, Milan 1972; M. Mondini, *Tutti giovani sui vent'anni. Una storia degli alpini dal 1872 a oggi*, Milan 2019.

11 Les sources utilisées pour nourrir le propos sont les papiers personnels du colonel Gustave Bernard, conservés par le Service historique de la Défense (SHD) à Vincennes sous la cote GR 1 K 13/2, son dossier administratif conservé également à Vincennes sous la cote GR 11 YF 8344, la presse d'époque et enfin des ouvrages contemporains de l'officier sur les

thèmes du ski et de la guerre de montagne au XIX^e siècle (colonel Bernard, capitaine Rivas, commandant Simon, général von Kuhn, etc.).

12 Jusqu'au début du XX^e siècle, la neige est perçue par l'armée comme un obstacle à la conduite d'opérations militaires. Les militaires français emploient encore des raquettes pour se déplacer dans la neige. Parallèlement, la Norvège utilise le ski depuis le Moyen-Âge. Dans les années 1890, l'Allemagne, Autriche, l'Italie, la Russie ou encore la Suisse expérimentent ce nouveau mode de transport. L'armée française ne fait que réagir à une tendance européenne déjà bien entamée.

13 Note de service sans date du capitaine Bernard (SHD/GR 1 K 13/2).

14 G. Bernard, *Guide du skieur*, Paris 1909.

15 Progression générale du cours d'instruction des skieurs du 21 novembre 1903 (SHD/GR 1 K 13/2).

16 Seivert 2018 (voir note 1), p. 58.

17 Instruction pour les marches de 15 jours sans date du capitaine Bernard (SHD/GR 1 K 13/2).

18 Commandant Chaix, «Le 15-9, berceau du ski français», *Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes*, 57, 1965, pp. 92-98.

19 G. Bernard, «Étude sur le ski», *La Montagne*, 2, 3, 1906, p. 127.

20 Notations d'avril 1904 du colonel Fort (SHD/GR 11 YF 8344).

21 Notations d'avril 1905 du colonel Fort (SHD/GR 11 YF 8344).

22 Bernard (voir note 19), p. 114.

23 À l'image de la revue norvégienne, qui en 1910 lui consacre un article: «Commandant T. Bernard», *Norsk Ilrattsblad*, 42, jeudi 20 octobre 1910, p. 351 (à noter une erreur de la part du journal norvégien dans l'initiale du prénom de Gustave Bernard).

24 Notations pour le deuxième semestre 1901 du lieutenant-colonel Claret de la Touche (SHD/GR 11 YF 8344).

25 Bernard (voir note 19), pp. 105-128.

26 G. Bernard, *Guide du skieur*, Paris 1909.

27 Le capitaine Fortuné Rivas, ancien élève et successeur de Bernard à la tête de l'école d'instruction des skieurs, a publié un *Petit manuel du skieur*, peu avant, mais cet opuscule porte essentiellement sur les seules fabrication et réparation des skis.

28 W. Paulcke, *Manuel de ski*, Paris 1905.

29 G. Bernard, *Guerre de montagne*, Paris 1912, p. II.

30 *Ibidem*.

31 «Bulletin bibliographique», *Le Temps*, 53, 18890, 24 mars 1913, p. 6.

32 *Ibid.*, p. VI.

33 Cet ouvrage présente néanmoins plusieurs limites. Le colonel Bernard le rédige avec comme seul point de vue celui de la montagne alpine. Or, le type de montagnes, différent d'une localité à l'autre, entraîne une variation dans la tactique à adopter en cas de conflit. Ensuite, l'auteur traite du maniement des

unités à la belle saison, et non pas en période hivernale. De même, il n'aborde pas la conduite de détachements de skieurs, malgré une expérience indéniable dans le domaine. En outre, il ne cite pas ses sources et semble reprendre un certain nombre d'idées du général autrichien Kuhn. Enfin, il ne tire aucun enseignement du baptême du feu des Alpains, engagés à Madagascar lors de la campagne de 1895. Une analyse des troupes alpines au combat aurait permis de vérifier, puis de confirmer ou d'infirmer ses préconisations. Ces critiques, si elles altèrent la portée de l'ouvrage, n'en annulent pas pour autant son utilité. Preuve de cette importance, son éditeur le sollicite en 1921 afin d'actualiser le propos pour en proposer une nouvelle édition, à la suite des nombreux combats en montagne menés au cours du premier conflit mondial.

34 «Le ski», *Revue mensuelle Touring-Club de France*, 17, 1490, 1^{er} février 1907, p. 72.

35 Voir également sur la donation des 200 francs: «Chronique alpine. La diffusion du ski», *La Montagne*, 3, 10, octobre 1907, pp. 458-459.

36 «Les sports. Les faits du jour», *Le Radical*, 27, 61, 2 mars 1907, p. 5; «Au Touring-Club de France. Subventions et récompenses», *Le Petit Journal*, 45, 16136, 2 mars 1907, p. 4.

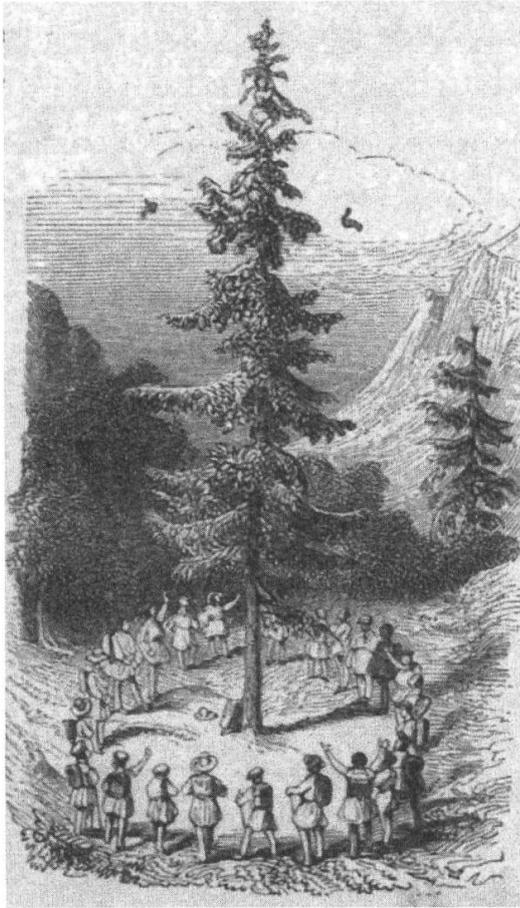
37 «Mariages», *Le Dauphiné*, 38, 2231, 2 février 1902, p. 362. Ils ont deux fils et une fille: Suzanne Marguerite Marie Nicolle (1904-1982), Jean Pierre Nicolas (1905-?) et Henri Paul Émile André (1910-?).

38 Gustave Nicolas Barbé (1842-1917), général de division, commandant supérieur de la défense des places du groupe de Nice, gouverneur de Nice (Base Léonore LH/106/47). Proche de son beau-père, il effectue sa convalescence, après son ablation de l'œil droit, chez ce dernier, domicilié au 56, rue des Tournelles à Paris. Cf. «Nos blessés», *L'écho de France*, 31, 11042, 8 novembre 1914, p. 2.

39 «À Montpellier. Société languedocienne de Géographie», *Le Midi*, 6, 1610, 10 mai 1906, p. 5.

40 «Séance du 11 mai 1906: Sur le ski et son emploi dans l'armée des Alpes. Conférence de M. le capitaine adjudant-major Bernard», *Bulletin de la Société languedocienne de Géographie*, 29, XXIX, 1906, pp. 210-212.

41 Sur les débuts du ski en France: Y. Drouet, *Le ski aux frontières: les conditions de possibilité de l'implantation du ski en France (1872-1913)*, thèse de doctorat en STAPS sous la direction de Jacques Defrance et de Nicolas Bancel, soutenue en 2004 à Paris X; Id., A. Luciani, «À l'origine du ski français, le discours commun de l'Armée et du Club alpin français (1902-1907)», *Staps*, 2006, 1, 71, pp. 71-84; Y. Morales, «Les concours de ski au début du XX^e siècle sous l'angle de la nationalisation culturelle: Quelques jalons pour une approche comparée entre la Suisse et la France», in: A. Gounot, D. Jallat, B. Caritey (dir.), *Les politiques au stade: Étude comparée des manifestations sportives du XIX^e au XX^e siècle*, Rennes 2007, pp. 75-94.



«Saint-Gothard, vallée de Misocco, Via-Mala, Glaris et Schwitz. 1838», in: *Voyages en zigzag ou excursions d'un pensionnat en vacances dans les cantons suisses et sur le revers italien des alpes*, Parigi, J. J. Dubochet, Le Chevalier et compagnie, 1846, p. 143. Schizzo disegnato da K. Girardet secondo R. Töppfer, ETH-Bibliothek Zürich. Rar 2476 <https://doi.org/10.3931/e-rara-8379> / Public Domain Mark.